LA CHAUMIÈRE DU Père Francois

C'est une poétique chaumière située à mi-côte, en plein soleil, sur le versant méridional de la vallée du Rebrac, un pittoresque village de Normandie. Un pied de vigne séculaire étend ses deux grands bras, surchargés d'énormes grappes rougissantes, sur toute la façade. Des touffes de rosiers du Bengale grimpent jusqu'au toit de chaume qu'ils festonnent d'une guirlande parfumée et réjouissante à l'œil.

Devant la maison, une cour plantée d'arbres à fruits, sous lesquels s'ébattent des grappes de volailles que régentent deux superbes coqs à l'allure fière et majestueuse.

Ensuite de la cour, un jardin potager et fruitier, agrémenté de rosiers, d'œillets et d'admirable girofles rouges et blanches, au parfum oriental, descend en pente douce jusqu'à la jolie petite rivière de l'Iton qui roule joyeusement ses petits flots diamantés et chantonnants sur le galet cher aux succulentes truites.

En haut, derrière la maison, monte jusqu'au sommet de la colline un champ planté de pommiers dont les branches ploient et craquent sous le fruit tendrement coloré et parfumé qui nous donne le cidre, cette fraîche et délicieuse boisson, blonde comme les déesses, légère et pétillante, spirituelle et gaie, comme le champagne.

Sur le plateau qui domine la vallée a été bâti, il y a peu de temps, un château à tourelles et à clochetons. Un baron de la finance a trouvé le pays à son gré, et, à force d'argent, est parvenu à s'en faire céder la plus grande partie afin d'orner son château d'un parc et d'un jardin anglais.

Parmi les quelques paysans qui résistaient encore aux offres—pourtant bien séduisantes — du riche financier, figure le père François, le propriétaire de la chaumière fleurie. Ni pour or, ni pour argent, comme dit le bonhomme, il ne veut abandonner la vieille maison où il est né, où sont nés son père et son grand-père.

Cette résistance contrarie vivement le baron. Il ne cesse de pester contre la Révolution qui a enlevé à la noblesse son prestige et ses privilèges. Au bon vieux temps, il se serait adjugé lui-même la maison et le champ du père François, et tout aurait été dit. Il déplorait amèrement de tels bouleversements. C'est qu'il prenait très au sérieux son titre usurpé de baron. Il avait fini par se croire réellement descendu des croisés. Il oubliait que son père n'était qu'un simple paysan normand, et que lui-même avait souvent conduit les vaches aux champs, du temps de son enfance.

La dernière fois que le baron fit le siège de la chaumière en la bombardant de son or, le père François venait de se mettre à table. Il était assis, entouré de sa famille, devant un énorme morceau de lard froid flanqué d'un gros fromage blanc soigneusement égoutté et baignant dans la crème. Le vieux cidre, couleur de blé mûr, pétillait dans les verres.

— Bonjour, voisin. Comment ça va-t-il?

— Mais assez ben, comme vous v'yez m'sieur l'baron. L'appétit n'va pas mal, et l'appétit, c'est comme l'bâtiment à Paris: quand y va, tout va, comme on dit.

— En effet, père François, vous avez une mine fraîche et toute réjouie qui fait plaisir à voir. En vérité, je crois que vous rajeunissez tous les ans, tandis que nous vieillissons, nous autres, à vue d'œil. A quoi cela tient-il voisin?

—Dam! ça tient p't'être ben à ce que j'sommes sortis d'une bonne terre. C'est pour ça que j'laimons tant et que je n'voulons point l'abandonner.

—Alors, vous êtes toujours satisfait? Tant mieux. J'en conclus que la récolte a été bonne cette année.

— Assez, m'sieur l'baron, assez. Pour dire qu'elle est fameuse, elle n'est pas fameuse; mais pour dire qu'elle est mauvaise, elle n'est pas mauvaise .... Et les affaires, comment qu'elles vont à Paris?

—Superbes! les affaires, mon cher voisin, superbes! Entre autres, une mine d'or qu'on vient de découvrir à Terre-Neuve, et qui va rapporter aux actionnaires au moins vingt-cinq pour cent. C'est justement pour cela que vous me voyez ici. J'ai pensé à vous et je me suis dit : "Il faut absolument faire profiter de l'occasion ce bon père François." Et je suis accouru. Je m'en serais voulu de vous avoir oublié.

—Vous êtes ben bon, m'sieur l'baron, mais vous savez ben que je n'ai pas d'argent à risquer pour la pêche de l'or à Terre-Veuve. Si j'en avais, j'préférerais encore l'employer à la pêche d'la morue. C'te mine-là me parait core pu sûre et pu substantielle que l'autre.

—Mais, mon cher voisin, si vous n'avez pas aujourd'hui les fonds nécessaires, rien ne vous serait plus facile que de les avoir demain. Ne vous ai-je pas offert de payer votre propriété le prix qui vous conviendrait? Je maintiens ce que j'ai dit. Fixez-moi un prix: il est accepté d'avance. Songez que c'est la fortune que je vous offre.

—Je n'ai jamais ambitionné d'autre fortune que celle que je trouve dans la culture des champs que mon père m'a laissés. C'est une ben petite fortune, mais elle est solide et suffit à mon bonheur.... Voyez-vous, monsieur le baron, quand un homme est assez heureux pour posséder un peu de terre, c'est une bien grande folie à lui que de l'abandonner pour courir après ce que vous appelez la fortune. La terre est une bonne mère qui ne demande qu'à être aimée pour donner à l'homme le seul vrai bonheur. En dehors d'elle, tout éclat et toute richesse ne sont que factices. Ce sera toujours à elle qu'il faudra revenir après les grandes désillusions, les catastrophes et les ruines, conséquences inévitables des fausses richesses et des mensongères prospérités.... Qu'en feriez-vous, monsieur le baron, de ce métal fascinateur et corrupteur, s'il n'y avait plus du tout d'agriculture? Vous auriez beau l'offrir par tas, il ne vous procurerait ni un bifteck, ni une poignée de farine. Il vous faudrait à côté de vos trésors, mourir de faim!

—On ne saurait mieux penser ni mieux dire. En vérité, mon cher voisin, j'admire votre raisonnement. Raison de plus pour accepter ma proposition. Avec l'or que je suis prêt à vous verser en échange de votre petite propriété, vous pourrez en acquérir une autre double, et même triple, en étendue. Sans compter que vous m'aurez rendu service, et que je serai encore votre obligé. Ah! ah! je vous tiens, père François; que répondrez-vous à cela?

—Je vous répondrai, monsieur le baron, que je serais bien heureux de pouvoir vous obliger, mais il y a une chose que tout votre or ne saurait me payer, c'est l'âme de ma propriété .... Vous paraissez étonné? vous allez comprendre. Regardez cette maison, qui ne vous dit rien. Pour moi, elle est pleine de souvenirs attendrissants. C'est mon grand-père qui la bâtit et qui planta tout ce qui en fait aujourd'hui l'ornement. C'est dans ce vieux fauteuil qu'il expira, tranquillement, à un âge très avancé. Il me semble toujours le voir, avec ses beaux cheveux blancs, me prenant sur ses genoux, me comblant de caresses et me recommandant sans cesse d'être bien sage. C'est ici que mon père est né, et qu'il est mort après une longue vie de travail et de probité; qu'est morte ma mère dont le souvenir est sans cesse présent à ma pensée. Les murs, les meubles, les arbres, tout me parle à chaque instant de mon aïeul, de mon père, de ma mère, et il me semble toujours vivre au milieu d'eux, environné de leur ombre sacrée. Cette treille magnifique, et tous ces arbres chargés de fruits, que de fois mon père et ma mère, m'élevant à bout de bras, m'ont aidé à en détacher de mes faibles mains, tantôt une grappe fondante dont je me barbouillais le visage, tantôt une pomme, ou une poire, dans laquelle je mordais à belles dents! Et vous voudriez, monsieur le baron, que j'abandonne tout cela pour un peu d'or! Il me semble que je ferais mourir une seconde fois ceux qui m'ont tant aimé et que je ne cesserai d'aimer qu'en cessant de vivre. Ce serait un crime que je ne commettrai pas!

—Allons, n'en parlons plus, père François, et croyez que votre piété filiale, ainsi que votre amour du foyer natal, me touchent beaucoup. J'attendrai.

—Vous attendrez quoi? monsieur le baron, ma mort? Je vous le disais tout à l'heure: je suis de bonne terre, et vous attendriez peut-être longtemps. D'ailleurs, je compte bien que mes enfants n'auront pas d'autres sentiments que les miens. Croyez-moi plutôt, méfiez-vous de la fortune qui ne repose que sur les jeux du hasard. Puisque vous la tenez, enchaînez-là, solidement à la terre. Achetez une grande et bonne ferme, et faites-vous agriculteur. "La condition naturelle à l'homme, a dit un grand philosophe, est de cultiver la terre, et vivre de ses produits." Mais si vous préférez aller à Terre-Neuve, que ce soit plutôt pour pêcher la morue.

Le baron a préféré la pêche de l'or, mais le dernier grand krach financier l'a si bien ruiné que son fameux château, qui lui avait coûté plus de deux millions avec les dépendances, a été adjugé deux cent mille francs à son agent de change.

L'ETAT D'AME —DES— ANARCHISTES.

Folie ou Fanatisme.

Quelle est la cause de l'anarchie criminelle?

Les opinions diffèrent suivant les milieux politiques. Il était intéressant d'avoir là dessus l'opinion autorisée d'un homme de science non mêlé à nos luttes politiques.

En d'autres temps on avait consulté M. Zola qui avait déclaré l'anarchie criminelle: résultante logique des actes et des paroles de ceux qui règnent aujourd'hui.

D'autres, comme Lombroso, plaidèrent la folie.

M. Manouvrier, le célèbre successeur de Broca, le chef de l'école anthropologiste française, a bien voulu répondre à notre **question en se tenant**, nous a-t-il déclaré, sur le terrain de la science pure.

L'opinion de M Manouvrier

—Expliquer l'anarchie, nous dit il, et même les crimes anarchistes par la folie, c'est un moyen très commode de trancher la question, mais c'est un moyen qui ne le cède pas, comme simplicité excessive, à celui que les anarchistes ont imaginé pour perfectionner la société.

"En réalité, il y a deux éléments principaux dans l'anarchie: 1o une révolte contre un état social qui, malheureusement, ne réalise pas l'idéal de justice; 2o une doctrine qui a la prétention peu justifiée de réaliser cet idéal.

"Il faut bien remarquer que chacun de ces deux éléments peut exister sans l'autre, d'où il suit qu'en s'attaquant à la doctrine anarchiste on ne supprimerait point pour cela l'élément révolte et toutes les violences qu'il comporte: c'est là un point qu'il ne faudrait pas oublier. Aussi peut-il y avoir des anarchistes purement doctrinaires prêchant leur opinion pacifiquement, voire même avec une douceur persuasive, et des anarchistes violents, à peu près dépourvus de doctrine, de simples révoltés comme il y en a toujours eu.

"Mais il est certain que l'élément doctrine une fois associé à l'élément révolte forme avec celui ci, chez l'individu, un tout difficilement dissociable dont la formule de composition varie suivant les individus et dont les effets moteurs varient corrélativement. Les conditions de milieu, difficultés de la vie, spectacle des infortunes d'autrui, conversations, exemples, réunions de coreligionnaires, etc., etc., viennent agir de façons différentes sur des esprits ainsi préparés et susciter très normalement les actes que nous déplorons.

"Réagir violemment contre l'injustice jusqu'au mépris de la vie des autres et au sacrifice de sa propre vie, on trouve cela tantôt admirable et tantôt odieux, suivant que l'on profite de la révolte ou que l'on en pâtit. Cela est évident. Si, en l'espèce, la révolte parait inutile et stupide, parce qu'elle va contre son but, cruelle parce qu'elle s'attaque à des gens qui ne sont pas la cause des injustices visées et qui n'ont pas le pouvoir de les faire cesser, cela est un indice d'erreur, mais non un indice de folie. L'état social rêvé par les doctrinaires de l'anarchie, est franchement utopique, sans doute, mais l'utopie ne suffit pas davantage pour caractériser la folie. Le fanatisme lui même s'explique sans faire intervenir la folie, ce n'est que le dévouement actif à une erreur.

"Or, en matière de sociologie et de politique, l'erreur n'est pas même une exception; c'est la règle dès que l'on veut créer des théories et des systèmes à longue portée. C'est pourquoi les causes multiples qui ont fait naître l'Anarchie n'auraient pas eu cet effet pour conséquence; la conception anarchiste — comme tout autre conception hypothétique d'une société future—ne se serait pas produite si l'éducation scientifique ne manquait pas à la plupart de ceux que préoccupe l'avenir de l'humanité. En effet, cette éducation enlève tout espoir, dans une matière aussi complexe, de découvrir une théorie qu'on puisse considérer comme représentant sûrement la vérité.

"Doutant toujours de la justesse de sa théorie préférée, on ne pourrait jamais en venir au fanatisme qu'engendre seule la foi absolue. Au contraire, l'homme qui croit fermement à la vérité d'une théorie en considère toutes les conséquences comme vraies, utiles et nécessaires; s'il est *ému* et énergique, il s'emploie de toutes ses forces, au péril même de sa vie, à faire tout ce qu'il croit son devoir.

"Si donc on peut dire que les anarchistes se trompent on ne peut pas dire qu'ils soient fous. La folie est un trouble fonctionnel. Est ce un trouble que de se tromper? On peut arriver à l'erreur de la façon la plus normale surtout, je le répète, quand on ne possède pas une instruction scientifique vous avertissant du danger qu'il y a à traiter simplement une question complexe.

"Certes, il peut y avoir des anarchistes fous, c'est évident, mais je ne me préoccupe pas de tel ou tel anarchiste, je ne sais rien de la santé mentale des derniers auteurs d'attentats, mais les erreurs les plus graves peuvent être commises, je le répète, sans impliquer l'aliénation mentale, même au plus faible degré.

—Cependant, ne pensez-vous pas qu'il y ait lieu de conclure à des troubles fonctionnels lorsqu'on voit des hommes de science, comme vous savez qu'il y en a, professer l'anarchie?

—Nullement, cela prouve seulement que les savants eux-mêmes sont sujets à l'erreur tout comme les autres.

On le voit, l'opinion de M. Manouvrier est formelle, et la valeur de celui qui l'a donnée ne saurait être mise en doute par aucun de ceux qui défendent la théorie contraire. Il est vrai qu'ils peuvent lui retourner ses arguments et lui dire qu'il n'est pas sûr de ne pas se tromper; il le sait bien, mais sa théorie a le mérite d'être conforme au bon sens et d'être déduite avec une logique irréfutable.

Pour une petite communiante.

Dans la candeur d'un lys, te voilà, Michelette,
Et les beaux pigeons blancs te prennent pour [leur sœur.

Le voile aux plis de neige a penché sa douceur
Sur ton front, qui demain reprendra la voilette.

Sur tes cheveux léger comme la violette,
Flotte un parfum d'encens, vaguement obsé- [dant,

Et, comme un blanc sillage au chemin du pas, [sent

Un frisson d'argent court sur ta blanche toi- [lette.

Garde bien tout cela qui te fit belle, un jour,
De la calme beauté d'un pur et saint amour,
Et du rêve divin qui luit comme une étoile.

Reliques, souvenirs! Trésor jamais fermé!
Comme pour y garder ton corps par embaumé,
Serre bien cette robe et serre bien ce voile.

MOT POUR RIRE

La Moulardière a un voisin qui racle du violon d'une façon désastreuse pendant des heures entières.

—C'est stupide! ne cesse de répéter La Moulardière. Quand on ne sait pas jouer d'un instrument, on devrait le laisser dans son étui.... jusqu'à ce qu'on sache!

L'Eglise et l'Ecole.

A M. P. Capdevielle, maire de la Nouvelle-Orléans.

—

II

Ici, là, là-bas, plus loin encore, dans la ville qui est grande et dans la bourgade qui est modeste, en tout lieu où la langue humaine est parlée, dans tout pays où la civilisation peut montrer une lumière et une justice, partout où les hommes vivent en société, se réunissent, s'assemblent, ont des droits et des devoirs, comprennent qu'ils ont des destinées supérieures qui redressent le front, qui grandissent l'esprit et qui élèvent l'âme, cette chose de Dieu, il y a toujours deux maisons distinctes, voisines l'une de l'autre, bien connues, bien nommées, bien respectées, bien respectables, se faisant respecter d'elles-mêmes, qui n'inquiètent et ne gênent personne, qui ne font ombre nulle part et sur rien, qui sont pacifiques, généreuses, hospitalières et comme saintes, et que vous pouvez saluer en passant.

Car ces deux maisons, au besoin deux édifices, ont un caractère sacré.

Ne seraient-elles qu'en bois, elles seraient augustes encore.

Nous les disons plus respectables que les palais en marbre de vos Gouverneurs, plus respectables que les Capitoles sonores où vous faites des lois de politiciens, plus respectables que les tribunaux où la justice est trop souvent aveugle, et bien plus respectables surtout que ces bourses de commerce et de négoce où toute l'éloquence de votre esprit et de votre cœur a le son de l'or qui ment et de l'argent qui trompe. Car Mercure n'a pas cessé d'être un voleur.

Ces deux maisons, vous le savez bien, sont l'*Eglise* et l'*Ecole*.

Et vous savez bien aussi, n'est-ce pas? qu'il n'y a point de civilisation sans elles, ou que, sans elles, votre civilisation ne serait plus qu'un abominable mensonge ou qu'une horrible iniquité. Qui pourrait y vivre?

Cette Eglise—*ekklésia* dans la langue mère de la plupart de nos idiomes modernes—est l'*assemblée*, la réunion, la congrégation, le concert, l'accord, l'harmonie, le lien religieux. Car la religion est ce qui relie les hommes entre eux, *qui religat*. Et l'église, en rapprochant les hommes, en les réunissant dans une même pensée et dans un même sentiment, en créant et en établissant entre eux des rapports qui les sauvent de l'isolement et qui doivent les rendre meilleurs, en leur enseignant à s'aimer et à s'entr'aider, en les associant plus ou moins intimement dans une fraternité que nul de nous ne devrait méconnaître, puisque nous ne sommes pas toujours les supérieurs que nous croyons souvent être et que nous avons tous besoin les uns des autres, répond certainement au besoin le plus naturel, le plus élevé, le plus noble, le plus vivant, le plus puissant et le plus légitime de notre nature humaine, à cette loi supérieure de sociabilité et de solidarité qui nous ordonne de vivre les uns avec les autres, d'échanger nos pensées et nos sentiments, de travailler en commun et pour tous, d'améliorer notre existence, de réaliser la somme de bien et de bonheur à laquelle nous avons droit, d'être les protecteurs si nous sommes les forts, les généreux si nous sommes les riches, les bons, les charitables et les justes toujours. Car il n'y a pas de loi supérieure à cette loi, et quand les hommes s'égorgent entre eux dans la démence de leurs passions et dans l'aveuglement de leurs colères elle proteste du fond de leur conscience.

Non, en vérité, cette église, *ekklésia, qui abhorret a sanguine*, n'est pas la maison profane et mondaine du bruit et du désordre, du langage vulgaire ou grossier, de la passion qui est mauvaise ou malsaine, du trafic qui est malhonnête ou peu honnête, de la politique qui sait mentir et qui ne s'en défend pas, et d'où l'on sort rarement sans avoir un peu trompé, un peu trahi, un peu fait le mal et bien souvent laissé un peu de son honheur. On ne s'y cache pas.

Cette église est une maison de paix et de recueillement. C'est la maison de tous et pour tous. Nul de nous n'en a le monopole et le privilège. Sa porte, grande, et large, n'est fermée à personne et ne repousse personne. Entre qui veut et quand il veut, le pauvre comme le riche, même celui qui ne s'y agenouille pas. Vous pouvez vous y asseoir, y penser, y prier et y pleurer. Nul ne rira de vos pleurs. Et si vous voulez être consolé, quelqu'un vous consolera. Personne ne vous regardera comme un étranger, comme un intrus, comme un ennemi dans ce lieu de prière ou de méditation. Et si quelqu'un, rompant le pieux silence du temple, parle dans cette église, dans cette assemblée où tous sont respectueux, vous pouvez écouter attentivement et sans impatience. Votre temps ne sera point perdu. Car l'homme qui vous parle a l'autorité voulue pour parler. C'est un homme respectable, connu et reconnu. C'est un prêtre ou un ministre. C'est un savant, un sage et un lettré. Son langage est toujours élevé, toujours noble, toujours digne d'être entendu, il est parfois très beau dans son éloquence grandiose. Les sujets que cette homme traite, d'un ordre admirable et d'une haute portée religieuse, concernant la vie, ses devoirs, ses responsabilités et son caractère auguste devant la famille, nous intéressent tous. Personne ne peut dire: "Je n'en suis pas." Tous, tous en sont. Et la femme peut écouter sans crainte; et l'homme ne prêtera point l'oreille en vain; et l'enfant apprendra ce qu'il doit apprendre; et le philosophe lui-même, celui qui n'est d'aucune secte, moi peut être, admirera le *professeur de morale* qui parle à tous, qui de tous se fait comprendre et qui est plus éloquent et plus vrai avec les simples paroles de l'Evangile que toute l'antiquité avec tous ses sages, ses savants et ses traités de Philosophie.

Car il faut bien avouer entre nous, n'est-ce pas? même à tous, que c'est un merveilleux livre que l'Evangile, un livre unique, et qu'il n'est aucun code de morale qui soit son égal, qui l'approche de loin, qui ait sa simplicité, sa clarté, sa vérité, sa charité, sa douce lumière, sa suave persuasion et son attendrissement.

Il est si touchant, si consolant et si divin!

Il est si pur!

Il a la foi si haute, l'espérance si radieuse et la charité si grande!

N'est-ce pas dans cet Evangiles, paroles de Jésus et livre de quelques pauvres illettrés, que vous trouvez le dogme d'un "Dieu qui est le Père des hommes et dont les fils sont des frères"; et quelle autre religion, dans le monde et dans les temps, même celle du Sinaï et d'une demi revélation, qui a jamais proclamé cette vérité splendide, cette justice éclatante, cette loi éternelle contre laquelle aucune autre loi ne saurait prévaloir?

Et tout le christianisme est là, avec la grandeur de son amour.

Car il n'y a pas de haine dans le christianisme.

Quant à l'église d'une semblable doctrine, où s'enseignent de telles leçons, où l'on parle un tel langage, où les préceptes sont ceux du bien et de la morale, qui vous défend de haïr vos semblables et vous ordonne de les aimer, en quoi peut-elle être fausse et trompeuse, et qui peut vous empêcher d'y entrer et d'en faire partie? On y fait le bien. L'hypocrisie seule n'y est pas à sa place.

C'est dans cette église, du reste, modeste selon les lieux et les circonstances, mais la même partout, que se consacrent ordinairement les actes les plus importants de notre vie sociale, ceux qui font époque dans notre existence et qui sont le témoignage de notre civilisation dans le monde et la société.

En naissant, nous y prenons place comme membres de la famille humaine, avec le nom qui est l'individualité, la distinction et le titre.

Et puisque nous sommes de la même famille humaine et religieuse, puisque nous avons la même croyance et la même origine, puisque nous sommes frères par le même Dieu bien que dans l'inégalité des conditions sociales, pourquoi ne trouverions-nous pas dans l'église l'égalité d'une communion qui n'a pas de privilégiés, qui se donne à tous, qui se distribue à tous au nom d'un même Dieu,—d'un Dieu qui n'a point dit que les derniers ici-bas seraient les derniers dans le ciel? Il a même dit le contraire.

Puis, quand l'adolescent cesse d'être l'adolescent, alors que l'âge parle et que le sentiment s'éveille, si l'homme veut accomplir l'un des actes les plus sérieux de sa vie, le plus sérieux peut-être, puisqu'il veut assumer la plus haute responsabilité qu'il y ait en ce monde, la plus courageuse et la plus sacrée, celle de la famille, pourquoi ne se marierait-il pas dans l'église de tous, devant tous et sous les auspices de celui qui solennise tout engagement, tout serment et tout contrat moral; et si le prêtre, à qui certaines joies peuvent être défendues, bénit le mariage des heureux, croyez-vous que sa bénédiction fera un nuage dans le ciel de ceux qui vivront ensemble, qui s'aimeront véritablement et qui se retrouveront toujours dans des enfants aimés? Aucune bénédiction n'est mauvaise.

Enfin, quand l'heure suprême approche, lorsque tout se fait noir autour de vous, l'église a encore une divine croyance et une sainte espérance qui chassent les terreurs de la mort et vous font voir la lumière de la vie au-delà des ténèbres et du mystère de cette mort, de ce douloureux passage et de cette transformation dans l'immortalité des âmes.

Vous voyez donc bien que cette église n'est ni une fantaisie, ni une inutilité, ni un mensonge. C'est plutôt une éclatante vérité. Elle est l'affirmation la plus certaine et la plus vraie de la civilisation, peut être sa seule véritable lumière, son seul signe de justice dans l'humanité.

Alors, vous autres, les mystérieux et les inconnus, pourquoi donc avez vous brûlé cette pauvre église de la Nouvelle Orléans? Est-ce parce que c'était l'église des pauvres, et les pauvres ne doivent-ils pas avoir d'églises?

Mais ce n'est point là la pensée du Maître qui fut bon, qui fut doux et qui fut juste.

J. GENTIL.

LA FEMME BOER.

[Extrait de l'*Almanack Féministe*, récemment publié sous les soins de Mme Maria Chéglia.]

—

Les Boers, attaqués par l'Angleterre, sont l'objet d'une sympathie universelle, qui ne fera que s'accroître à mesure qu'on les connaîtra davantage; car, chose singulière, il est peu de peuplades sauvages qui soient restées aussi ignorées que ces blancs établis depuis si longtemps sur le territoire africain, fécondé par leur travail inlassable,

La vie quotidienne des Boers est des plus simples. La ferme du Boer se compose d'une maison entourée de hangars. La maison ne contient que quatre ou cinq pièces, parmi lesquelles la cuisine qui sert en même temps de salle à manger, et le magasin de provisions. Dans les hangars, on enferme les chevaux de selle. A une petite distance, on aperçoit un mur d'enceinte fait de grosses pierres. C'est ce qu'on appelle le "Kraal" où on enferme les bestiaux pour la nuit. En cas d'alerte, le Kraal devient instantanément une forteresse à peu près inexpugnable. Çà et là, rodent des chiens à demi sauvages, gardiens redoutables.

Les femmes boers sont aussi vaillantes, aussi courageuses que les hommes. Grandes, bien faites vêtues d'habits non ajustés, elles ignorent l'usage du corset, s'exercent au tir et sont parfaitement capables de défendre seules le "laager" (fort) en l'absence des hommes. Elles vaquent à tous les soins du ménage, ce qui demande une grande résistance et une activité hors ligne. Cependant, jusqu'aux événements de ces dernières années, les femmes seules recevaient une éducation plus étendue que les hommes; elles étaient infiniment plus instruites et dirigeaient ces derniers dans tout ce qui avait trait à la religion, à la politique, à la guerre. Elles lisent d'autres livres que la Bible—seule lecture pour les hommes—et expliquent à leurs maris et à leurs fils les finesses de la civilisation européenne. Elles sont d'ailleurs très attachées à leur patrie, et c'est sous leur pression que fut entreprise la guerre de l'Indépendance qui se termina par la victoire de Majuba-Hill. Elles sont d'esprit plus large et plus indépendant encore que les hommes. Elles cultivent aussi la fleur bleue du sentimentalisme, d'origine allemande, transplantée sous le brûlant ciel africain. C'est ainsi que le flirt transvaalien a un caractère romanesque et troubadour, et l'amour préside toujours au mariage.

Quand le jeune homme a distingué quelque fille du voisinage, c'est à-dire demeurant dans un rayon d'une cinquantaine de milles, il fait part d'abord de la circonstance à son père à lui, et sollicite l'autorisation de poursuivre les choses. Dès que cette autorisation lui a été accordée, il fait emplette du tapis de selle le plus éclatant et le plus richement orné qu'il puisse se procurer pour de l'argent. Cet achat lui coûte souvent des sommes considérables, et les gens qui connaissent un peu le pays ne manquent jamais de distinguer, dès le premier coup d'œil, le jeune Boer en route pour une demande de mariage. Ainsi équipé, le jeune homme s'approche de la demeure de sa bien aimée, et sans même chercher à apercevoir celle-ci, il se met respectueusement en quête du père de famille à qui il expose l'objet de sa visite. Le patriarche ne répond pas. Il consulte sa femme pendant que le visiteur va se joindre aux jeunes gens. Seulement, si la demande est favorablement accueillie, il se joue une petite scène d'un caractère patriarcale et charmant à la fois.

Quand vient l'heure du coucher, la mère de famille s'approche du jeune couple en portant à la main une longue chandelle. Elle place cette chandelle sur la table, l'allume, souhaite aux amoureux une bonne nuit et se retire. Le jeune homme apprend ainsi que sa demande est agréée, et il lui est permis de faire sa cour tant que brûle la chandelle. Au moment précis où elle s'éteint, la jeune fille regagne sa chambre et le jeune homme va partager le lit de ses beaux-frères.

La seule assemblée des Boers est le Nachtmaal qui a lieu tous les trois mois au chef lieu du district. C'est, à proprement parler, une fête religieuse qui réunit tous les habitants de la région. On en profite pour célébrer les mariages et les baptêmes, qui sont accomplis suivant les rites de l'Eglise hollandaise réformée. C'est une forte amusante cérémonie qu'un mariage boer. L'épousée porte généralement une superbe robe de noce louée pour la circonstance. Dans la plupart des villes, il n'existe qu'un ou deux magasins et par conséquent qu'une ou deux robes de noces. On peut donc, au seul aspect de la mariée, voir dans quel ville et chez quel négociant elle a loué son costume. Parfois, le marié en fait autant; mais, le plus souvent, il revêt tout simplement un échantillon tout battant neuf de costume national, qui est du plus gracieux effet, un dolman de velours noir à brandebourgs, une culotte de peau, des bottes de cuir fauve assorties au ceinturon et à la cartouchière portée transversalement, et un large chapeau de feutre gris orné d'une admirable plume d'autruche qui ferait pâmer d'envie nos plus élégantes parisiennes. A la fin de la cérémonie, les nouveaux époux viennent s'agenouiller devant leurs parents et reçoivent leur bénédiction.

La femme boer, dès son enfance, est habituée aux rudes travaux, aux dangers, à la vie solitaire et contemplative, et aussi à la liberté individuelle, bien plus étendue que celle dont paraissent jouir les habitants des villes. Grâce à son instruction, relativement plus développée que celle de son simple et rustique compagnon, elle forme pour ainsi dire, l'aristocratie intellectuelle de ce pays. Chose singulière, cette fermière d'un pays lointain et peu connu a trouvé comme historiographe un des meilleurs écrivains du siècle, "Olive Schreiner," l'auteur de "The Story of an African farm," un véritable chef-d'œuvre, qui apporta à la toute jeune fille (elle avait dix-sept ans lorsqu'elle l'écrivit) la célébrité et la fortune.

Olive Schreiner, ou Ralph Iron, son pseudonyme, a passé toute sa jeunesse au Cap, habitant une ferme aux nombreux troupeaux. Lorsqu'elle venait à Londres ou à Paris, elle se plaignait à ses amis du manque d'expression des visages rencontrés dans la rue, et déclarait qu'elle ne pouvait plus demeurer dans un endroit où des êtres humains semblent privés de la faculté de rire ou de pleurer.

Ses livres, dont le dernier, intitulé: "Le Christ et le soldat Pierre Halkett," est une violente critique des agissements de Cecil Rhodes, jettent une lumière sur la vie des Boers et rend la femme de cette presqu'inconnue contrée particulièrement sympathique et attrayante même. C'est encore une preuve contre la prétendue infériorité de la nature féminine, puisque, vivant au milieu de la nature, sans aucun encouragement de la part de l'homme, sauf celui que donne le respect général et la liberté, la femme boer s'éleva moralement et intellectuellement au dessus de son compagnon, honnête, mais simple et un peu brutal, à la façon des primitifs dont ils ont adopté le génre de vie.

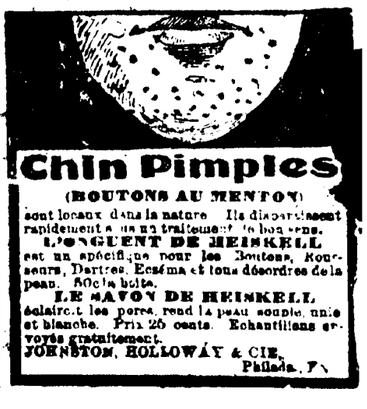
Le duc d'Arcos à Chicago.

Presse Associée

Chicago, Illinois, 25 août—Le duc d'Arcos, ministre d'Espagne aux Etats-Unis, et la duchesse sont arrivés aujourd'hui de Washington. Ils ont été reçus par un comité de citoyens à la tête duquel se trouvait le général C. Black. La bienvenue a été souhaitée aux visiteurs au nom de la Grande Armée de la République, et ils ont été conduits, musique en tête, à l'annexe de l'Auditorium.

A l'hôtel il y a eu une réception impromptue au cours de laquelle les femmes de la Grande Armée de la République ont remis à la duchesse d'Arcos une invitation à un lunch qui aura lieu lundi prochain à deux heures de l'après-midi, à l'annexe.

La population de la Nouvelle-Orléans.

Presse Associée.

Washington, 25 août.—Le Bureau de recensement annonce aujourd'hui que la population de la Nouvelle-Orleans est de 287,104 habitants. Elle était de 246,039 en 1890. C'est une augmentation de 45,065 ou 18,62 pour cent.